

Agents doubles : Elizabeth George et Jean-Jacques Pelletier

Sonia Sarfati et Pascale Navarro

Les plaisirs coupables de la lecture de polars
Volume 3, numéro 4, été 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/10647ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN 1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarfati, S. & Navarro, P. (2007). Agents doubles : Elizabeth George et Jean-Jacques Pelletier. *Entre les lignes*, 3(4), 30–31.

Tous droits réservés © Les éditions Entre les lignes, 2007. Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Agents doubles

SONIA SARFATI

Surnommée «la reine Elizabeth» par les Anglais, **Elizabeth George** tisse des intrigues policières riches, complexes, dures, toujours à grande portée sociale. Ses romans se sont vendus à plus de sept millions d'exemplaires aux États-Unis seulement.

Pourquoi avoir choisi le roman policier ?

J'ai une personnalité très structurée. Or, ce genre littéraire fournit à l'écrivain, justement, une structure, un squelette. Un crime est commis et ce crime devient le principal moteur de tout ce qui arrive par la suite. Il doit être résolu et pousse ainsi le récit vers sa conclusion. Je peux donc me rabattre sur ce squelette pour la progression logique du récit ; mais aussi, je peux y accrocher autant de choses que je le désire : des personnages (dont j'aime travailler la psychologie), un cadre, des conflits, une ou des intrigues secondaires, une thématique.

À quoi attribuez-vous la fascination du public pour les romans policiers ? Ce genre offre un large spectre d'expériences de lecture, il peut donc attirer des lecteurs d'un spectre au moins aussi large. Si quelqu'un désire une expérience légère, il peut opter pour un roman à la Agatha Christie. Si quelqu'un d'autre recherche une expérience plus littéraire, l'œuvre de

L'une est américaine et écrit des romans qui ont pour cadre l'Angleterre. L'autre est né au Québec et met en scène des intrigues aux ramifications internationales. Tous deux ont choisi le polar comme genre de prédilection. Nous leur avons posé les mêmes questions. Histoire de comparer leur vision du monde.



SOURCE : INTERFORUM CANADA

Dorothy L. Sayers est là. Le polar va du roman écrit à la manière d'un cassette à une véritable étude des caractères, des mœurs sociales et des conditions culturelles d'un pays. Il peut intéresser des personnes ayant une éducation supérieure comme d'autres qui n'ont pas fait d'études. Bref, dans ce genre, on peut trouver

quelque chose pour tout le monde. **En quoi vous démarquez-vous des autres auteurs du genre ?**

J'ai bien peur de ne pas lire assez de romans policiers pour pouvoir me prononcer là-dessus.

Quel lien voyez-vous entre la littérature et le roman policier ?

Les bons romans policiers sont de la littérature. Quiconque a lu *Mystic River* de Dennis Lehane ne peut en douter. La littérature est affaire de style et d'utilisation de la langue. Elle n'est pas affaire de genre. Dickens a écrit des romans à suspense, tout comme William Faulkner et Thomas Hardy. Personne ne les accusera d'avoir fait moins que de la littérature.

Quels sont vos projets ?

J'ai récemment terminé un roman autour de Lynley (NDLR : inspecteur à Scotland Yard et huitième comte d'Asherton, Thomas Lynley est l'un de ses personnages récurrents), *Careless in Red*, qui sera publié l'an prochain. Je travaille actuellement à une nouvelle qui sera insérée dans une anthologie que j'éditerai.

Parlez-nous de vos références personnelles, de vos auteurs préférés ?

Jane Austen, Edith Wharton, John Le Carré, John Fowles, Martin Cruz Smith, John Steinbeck, William Faulkner, Thomas Hardy, Charlotte Brontë, Graham Swift, Ian McEwan, Margery Allingham, Dorothy L. Sayers. ■

À LIRE - AUX PRESSES DE LA CITÉ



ENQUÊTE DANS LE BROUILLARD
2000
Premier de la série des
«Lynley»



MES SECRETS D'ÉCRIVAIN
2006
Modèle du genre pour qui
aspire à l'écriture de
fiction

PASCALE NAVARRO

Jean-Jacques Pelletier écrit des thrillers politiques, philosophiques et policiers. Des romans qui ont le monde entier pour théâtre, et qui intègrent tous les champs de nos connaissances. Si chacune de ses parutions figure au palmarès des meilleures ventes, c'est qu'il peut compter sur ses milliers de fans.

Pourquoi avoir choisi le roman policier ?

Je ne l'ai pas vraiment choisi : pour moi, c'est la seule forme littéraire me permettant d'aborder les sujets qui m'intéressent. Elle offre une structure (l'enquête) qui rend le tout cohérent. Je n'aurais pas été à l'aise avec le roman « social » ou psychologique ni avec la science-fiction. Le polar est devenu un genre qui intègre tous les autres.

À quoi attribuez-vous la fascination du public pour les romans policiers ?

Le roman policier est une fiction dans laquelle la « symbolique » a une place prépondérante : il nous permet une certaine maîtrise, nous donne des satisfactions, la résolution de conflits, tout cela par la fiction. C'est une sorte de catharsis. Avec le roman policier, on réussit à donner du sens, à se donner l'illusion, par exemple, que le bien peut triompher.

En quoi vous démarquez-vous des autres auteurs du genre ?

Je suis l'un de ceux qui poussent le plus le métissage des genres, la multiplicité des discours et la fragmentation. Par exemple, je me suis permis

d'intégrer un essai, écrit par l'un de mes personnages... Je ne vois pas cela très souvent et... je ne sais pas si je recommencerais !

Quel lien voyez-vous entre la littérature et le roman policier ?

Entre autres, la chose suivante : je crois que le roman a délaissé le grand public, qu'il est devenu désincarné. On a oublié le « récit ». Puis, il y a eu fragmentation du temps, des savoirs, des informations, des cadres d'appartenance et des idéologies. Par exemple, pendant que naissait le nouveau roman, la littérature dite « populaire » a continué à raconter des histoires, à intégrer tous les savoirs et les récits, et à prendre en compte la complexité du monde. D'une certaine façon, le roman policier nous parle plus du monde que le roman dit « littéraire ».

Quels sont vos thèmes de prédilection ?

Pourquoi ?

Sans doute les différentes facettes du pouvoir... J'aime toutes les formes de discours, et j'aime les mettre en scène pour rendre visibles les différentes sphères du pouvoir ; l'autre thème qui m'intéresse depuis toujours, c'est la quête du sens, qui traverse tous mes livres. Et le sens, pour moi, passe par une certaine justice sociale.

Quels sont vos projets ?

Après avoir parlé de la marchandisation du corps (*La Chair disparue*), de l'argent (*L'Argent du monde*) et de la manipulation des foules (*Le Bien des autres*), je travaille à *La Faim de la Terre*, 4^e partie des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Dans ce dernier volet, je parle de terrorisme écologique, d'OGM, d'énergie et de l'industrie des médicaments. Je travaille également à un essai, plus philosophique, sur la montée des extrêmes...

Parlez-nous de vos références personnelles, de vos auteurs préférés ?

Mes vraies influences : Beckett, Ionesco, Kafka, toute cette littérature de l'absurde... et puis Camus, Malraux et Sartre. Ensuite vient Valéry, et... *Bob Morane* !

À LIRE

LA SÉRIE LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE PUBLIÉE AUX ÉDITIONS ALIRE



LA CHAIR DISPARUE 1998



L'ARGENT DU MONDE 2001



LE BIEN DES AUTRES 2003

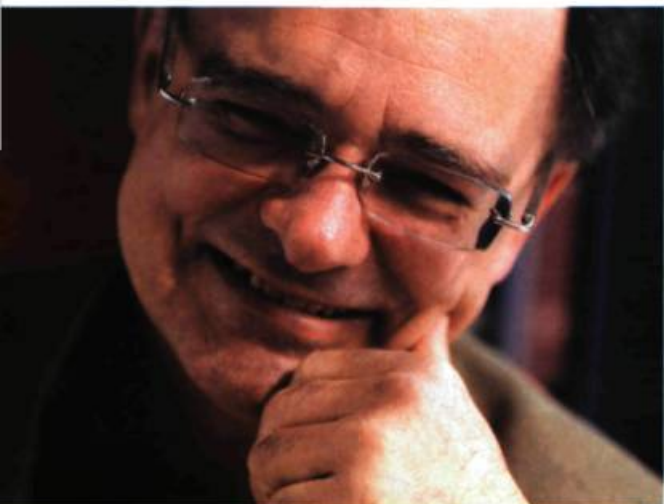


PHOTO : MATHIEU DOYON